

FAURÉ

DEBUSSY

# Nuit d'étoiles

DUPARC

SCHUBERT

Ensemble vocal Largentière  
Marine Thoreau La Salle, *piano*

Dimanche 2024

**9 juin - 17h**

Église réformée d'Auteuil  
53, rue Erlanger - Paris 16<sup>e</sup>

Lundi 2024

**10 juin - 20h30**

Temple des Batignolles  
44, blvd des Batignolles - Paris 17<sup>e</sup>

Libre participation aux frais  
[ensemble-largentiere.fr](http://ensemble-largentiere.fr)

*Nuit d'étoiles, sous tes voiles,  
Sous ta brise et tes parfums*

Ce programme de musique romantique française et allemande vous emmène sous le ciel étoilé d'une nuit tour à tour lumineuse, mélancolique, exaltée, sombre ou terrifiante... Une « invitation au voyage », voyage au cours duquel vous découvrirez à quel point les poésies si puissantes de Charles Baudelaire, Victor Hugo ou Jean Lahor sont magnifiées par le génie musical de Gabriel Fauré, Henri Duparc ou Claude Debussy. La quasi-totalité des mélodies françaises qui composent ce programme sont écrites à l'origine pour voix soliste et piano ; c'est leur arrangement pour chœur à 5 voix – par Denis Rouger, professeur agrégé de l'Université Paris-Sorbonne et ancien chef du Chœur de la Sorbonne – que nous vous proposons ici.

« Aimez quand on vous aime... » dit la poésie d'Armand Silvestre mise en musique par Fauré, car les amours sont inconstantes et plongent les âmes délaissées dans un état de souffrance inconsolable. Souffrance et nostalgie qui se rejoignent à l'évocation de l'être aimé, de son parfum, de son image... (*Extase, Romance, Après un rêve...*)

L'appel à la nuit (« Reviens, ô nuit mystérieuse ») nous plonge sous la lumière de la lune et des astres. Ceux-ci éclairent le gondolier de Venise (*Der Gondelfahrer*), qui veille sur la ville comme les femmes veillent sur leurs enfants, tout en pleurant leurs époux qui ne reviendront peut-être jamais (*Les Berceaux, Coronach*)... La mort rôde et s'empare des êtres qui nous sont chers (*Dem Dunkel Schoß, Das Grab*). Elle se présente de nouveau sous la forme de djinns, petits êtres malfaisants qui menacent de détruire une ville entière mais qui craignent, tout comme les hommes, la colère de Dieu ; colère terrifiante, à faire trembler le monde jusque dans ses profondeurs (*Gott im Ungewitter*) !

Mais retrouvons un peu d'apaisement pour la fin ce voyage au cœur du romantisme et songeons « à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble »... Là-bas, dans cette atmosphère de pays lointains, bercés par les vagues et imprégnés de la nostalgie des amours perdues...

*Triste lyre qui soupire,  
Je rêve aux amours défunts...*

Anne-Sophie Pernet  
Directrice artistique

Gabriel Fauré (1845-1924)

***Madrigal***

Henri Duparc (1848-1933) – arrangement Denis Rouger (\*1961)

***Extase***

Claude Debussy (1862-1918) – arrangement Denis Rouger

***Romance***

Gabriel Fauré – arrangement Denis Rouger

***Après un rêve***

Charles Gounod (1818-1893)

***La Veneziana (Barcarolle) en sol mineur – CG 593***

Franz Schubert (1797-1828)

***Der Gondelfahrer***

Gabriel Fauré – arrangement de Denis Rouger

***Les Berceaux***

Franz Schubert

***Coronach – D836***

Johannes Brahms (1833-1897)

***Dem dunkeln Schoß der heiligen Erde – WoO 20***

Felix Mendelssohn (1809-1847) – transcription Franz Liszt

***Auf Flügeln des Gesanges, op. 34 n°2***

Franz Schubert (1797-1828)

***Das Grab – D377***

Gabriel Fauré

***Les Djinns***

Franz Schubert

***Gott im Ungewitter – D985***

Gabriel Pierné (1863-1937)

***Romance sans paroles, op.3 n°1***

Henri Duparc – arrangement Denis Rouger

***Chanson triste***

***L'Invitation au voyage***

Claude Debussy – arrangement Denis Rouger

***Nuit d'étoiles***

Henri Duparc – arrangement Denis Rouger

***La Vie antérieure***

Ce programme fait la part belle à la mélodie française, un genre musical qui voit le jour au XIX<sup>e</sup> siècle à l'initiative de musiciens souhaitant s'affranchir des airs virtuoses et imposants de l'opéra romantique. Cette forme courte magnifiant les sonorités de la langue emprunte ses paroles à des textes poétiques. Généralement composée pour un seul chanteur accompagné, elle est la musique de la bonne société et unit musiciens amateurs et professionnels dans les salons. Ses représentants majeurs sont Debussy, Fauré et Duparc, dont vous entendrez diverses œuvres harmonisées pour quatre ou cinq voix par Denis Rouger.

**Gabriel Fauré (1845-1924)** est admis dès l'âge de neuf ans à l'École Niedermeyer de Paris, où il bénéficie d'un enseignement consacré aux maîtres allemands, au chant grégorien, au piano et à l'orgue. Il gagne d'abord sa vie comme organiste et maître de chapelle avant de succéder, en 1896, à Jules Massenet au poste de professeur de composition au Conservatoire de Paris ; il y aura pour élèves Georges Enesco, Charles Koechlin et Maurice Ravel. À 60 ans, il devient directeur de l'institution, une fonction que sa surdité naissante le contraint de quitter quinze ans plus tard. Il est par ailleurs maître de chapelle puis organiste de l'église de la Madeleine entre 1877 et 1905.

**Madrigal (1883, op. 35)** met en musique le poème « Pour un chœur alterné » paru dans le recueil *La chanson des heures* (1878) d'Armand Silvestre, dans lequel des jeunes gens et jeunes femmes s'accusent mutuellement d'égoïsme et de cruauté dans les affaires du cœur. Fauré en tire un cadeau de mariage malicieux pour son ami et ex-élève André Messager, dédicataire de la pièce. Celle-ci, écrite pour quatuor vocal ou chœur, avec accompagnement de piano puis, l'année suivante, accompagnement orchestral, est de nouveau utilisée en 1919 dans la suite d'orchestre *Masques et bergamasques*. Le compositeur y reprend la mélodie de la cantate BWV 38, *Aus tiefer Not schrei ich zu dir*, ainsi que la fugue n° 8 de Jean-Sébastien Bach. Chantant d'abord séparément en alternance, les pupitres d'hommes (se plaignant des « inhumaines sans merci ») et de femmes (qui leur reprochent d'être « ingrats ») se retrouvent dans la « folie » qu'ils partagent : celle d'aimer qui nous fuit et de fuir qui nous aime...

**Après un rêve** est la première pièce du recueil *Trois mélodies*, publié en 1878. Elle s'appuie sur un poème de Romain Bussine, ancien chanteur d'opéra, lui-même inspiré d'un poème italien anonyme, « Levati sol que la luna è levata », qui décrit l'envol imaginaire de deux amants. Cette œuvre de jeunesse en ut mineur repose sur un tapis de croches régulières ; le chant se déploie avec lyrisme, des triolets se libérant de cette assise rythmique.

**Les Berceaux**, composée en 1879, est dédiée à Alice Boissonnet, dont Fauré était alors épris. Il y met en musique un poème de Sully Prudhomme, paru dans le recueil *Stances et Poèmes* (1865) sous le titre « Le long du quai les grands vaisseaux ». Le texte, évoquant les vaisseaux des marins partis en mer et les berceaux d'enfants qui ne connaîtront peut-être jamais leur père, lui inspire une berceuse voisinant avec la barcarolle. La musique d'une intense mélancolie, soutenue par des arpèges lancinants au piano, se fait plus dramatique dans la section centrale, laissant entendre le déchirement des femmes laissées seules et leur colère envers la mer, maîtresse des marins.

C'est en 1875 que Fauré compose **Les Djinnns**, sur le poème éponyme (amputé de quatre vers) de Victor Hugo ; publié en 1829 dans le recueil *Les Orientales*, celui-ci évoque des

créatures surnaturelles de la mythologie arabe, tantôt bienfaites, tantôt malfaites, et s'inscrit dans le courant qui parcourt le XIX<sup>e</sup> siècle romantique, où l'Orient est un prétexte à l'imaginaire, l'évasion et la diversité rythmique ; la composition a d'ailleurs pour dédicataire le peintre Eugène Bagnies, spécialisé dans les sujets orientaux. La longueur des vers augmente à mesure que la nuée de djinns approche puis se rétracte lorsqu'elle s'éloigne, ce qui est traduit musicalement par un puissant crescendo suivi d'un decrescendo. Le murmure initial, confié aux altos, dessine la nuit chargée d'un lourd silence. Puis le piano pose un premier thème, repris et développé par les sopranos : c'est l'arrivée d'une rumeur inquiétante, qui ne cesse de se rapprocher dans les strophes suivantes. Fauré crée alors des échos : une phrase entonnée par un pupitre est souvent reprise par un autre avec un ou deux temps d'écart, instaurant une sorte de fugue infernale – les voix se répondent et se poursuivent jusqu'à un unisson exprimant le cri horrifié de l'homme menacé de toutes parts. La forme cyclique du texte est reproduite avec le retour des motifs initiaux, repris en miroir par les sopranos puis les altos. *Les Djinns* est créé le 22 avril 1876 à la Société nationale de musique, dans sa version avec piano, et le 27 juin 1878 au palais du Trocadéro, dans sa version orchestrale, avec cinq cents exécutants dirigés par Édouard Colonne, dans le cadre de l'Exposition universelle.

Exact contemporain de Fauré, **Henri Duparc (1848-1933)** a pour professeur César Frank, en piano comme en composition. C'est dans son salon que la Société nationale de musique, dont il est longtemps le secrétaire, voit le jour en 1871. En 1878, il crée les Concerts de musique moderne, afin de promouvoir la musique française en réaction à l'envahissante musique germanique. Frappé de neurasthénie, il arrête de composer en 1885 pour se consacrer à sa famille et aux arts plastiques (gouaches, pastels et sépias). En 1906, il se rend à Lourdes en compagnie de Paul Claudel et de Francis Jammes, et passe la fin de sa vie, assombrie par la paralysie et la cécité, dans un profond mysticisme religieux. En 1922, revenant sur son œuvre passé, il avoue : « C'est pour les rares amis seuls que j'ai écrit mes mélodies, sans aucun souci d'applaudissement ou de notoriété. Elles sont (et c'est leur seul mérite) le fond de moi-même. » La laborieuse gestation de ces mélodies, au nombre de dix-sept, l'accapare de 1868 à 1884.

**Extase** (1874) reprend un poème de Jean Lahor (pseudonyme d'Henri Cazalis), comprenant seulement cinq vers, dont le deuxième, « D'un sommeil doux comme la mort », est répété. Caractérisée par une harmonie riche et mouvante, ainsi que par l'unité entre le texte et la musique, cette mélodie est ponctuée par un prélude, un interlude et un postlude au piano.

**Chanson triste**, composée en 1868 ou 1869 et publiée en 1870 dans le recueil *Cinq mélodies* (op.2), reprend également un poème de Jean Lahor, tiré du recueil *Mélancholia*. Duparc la dédie à son beau-frère Léon MacSwiney. Elle est créée le 2 mars 1878 à Paris, par Eugénie Vergin, l'épouse d'Édouard Colonne, tandis qu'une version pour orchestre voit le jour en 1911, aux concerts Lamoureux. Les arpèges incessants et les harmonies changeantes créent une certaine agitation. En dépit de son titre, la mélodie se termine de façon sereine.

C'est à l'âge de 22 ans, en plein Sièges de Paris (1870-71), que Duparc écrit **L'Invitation au voyage**, sur le texte éponyme de son poète de prédilection, Charles Baudelaire. En réalité, Baudelaire a écrit deux poèmes portant ce titre, l'un en prose et l'autre en vers – celui mis en musique ici, tiré du recueil *Les Fleurs du mal* (1857), et dans lequel le poète décrit à sa bien-aimée Marie Daubrun un pays idéal qui les attendrait. En dédiant sa mélodie à son

épouse, Duparc exauce le vœu du poète : qu'un musicien mette en musique son poème et l'offre à la femme aimée. Il en utilise la première et la troisième strophe pour une composition oscillant entre les batteries du piano sur une double pédale et les accords larges du refrain, sur les célèbres vers « Là, tout n'est qu'ordre et beauté / Luxe, calme et volupté ». Cette mélodie, que Duparc orchestre entre 1892 et 1895, fait dire à Fauré : « Parmi les musiciens actuels, je n'en connais pas dont les œuvres décèlent, en même temps qu'un constant souci de la forme, une invention mélodique et harmonieuse plus soutenue et, surtout, une plus profonde sensibilité. »

Se présentant comme une réponse à *L'invitation au voyage* par l'évocation d'un ailleurs impossible, la dernière des mélodies de Duparc, **La Vie antérieure** (1884), s'appuie elle aussi sur un poème extrait des *Fleurs du mal*. Dans la version harmonisée, le monde rêvé est traduit au début de la pièce par la couleur archaïque du chœur d'hommes, bientôt submergé par les harmonies polyphoniques du piano et du chœur, jusqu'à ce que le tutti s'exclame « c'est là que j'ai vécu ! », allusion nostalgique à la vie passée. Le chœur de femmes évoque alors tout en douceur ce paradis perdu, avant que surgisse une promesse pleine d'amour portée par le postlude du piano. La première audition a lieu le 5 mars 1903 à Bruxelles.

Contraint de renoncer à une carrière de pianiste virtuose, **Claude Debussy (1862-1918)** compose ses premières mélodies en 1879 sur des textes d'Alfred de Musset. Lauréat du premier grand Prix de Rome en 1884 avec sa cantate *L'Enfant prodigue*, il passe deux ans à la Villa Médicis. De retour à Paris en 1887, il fréquente les milieux littéraires et artistiques ; il y rencontre les poètes symbolistes, notamment Mallarmé dont il met en musique le poème *L'Après-midi d'un faune*, ou Edgar Poe et Maeterlinck, dont il adapte à l'opéra la pièce de théâtre *Pelléas et Mélisande* (1902).

Œuvre de jeunesse probablement composée à la Villa Médicis, **Romance** (1885) reprend un texte du poète Paul Bourget paru dans le recueil *Les Aveux* (1882). La partition est publiée une première fois avec *Les Cloches* en 1891 puis au sein du recueil *Douze chants* en 1906. La ligne mélodique est exposée au piano, qui cède ensuite la place à une séquence déclamée de la voix, qui ne l'entonne à son tour que sur les deux derniers vers de la pièce.

Autre œuvre de jeunesse, et première pièce éditée de Debussy, **Nuit d'étoiles** (1880) est dédiée à la soprano Marie Moreau-Sainti, dont le compositeur accompagnait la classe de chant. Il y met en musique les première, deuxième et quatrième strophes d'un poème de Théodore de Banville, tiré du recueil *Stalactites*. Afin d'en reproduire la « sereine mélancolie », Debussy recourt à une atmosphère éthérée et fait évoluer lentement les harmonies. La pièce se présente comme un rondeau, la première strophe étant répétée à la manière d'un refrain tout en présentant des variantes : les accords d'abord plaqués du piano sont ensuite animés par des arpèges puis par un motif descendant réitéré de trois notes.

Si la mélodie française se veut un affranchissement de la « domination » de la musique allemande, elle n'en est pas moins souvent donnée pour « homologue » du lied allemand, genre dans lequel se sont notamment illustrés Johannes Brahms et Franz Schubert. Nous donnons ici quelques pièces chorales de ces deux compositeurs.

Jeune choriste à la chapelle impériale, **Franz Schubert (1797-1828)** a pour professeur de musique Antonio Salieri. Il mène bientôt en parallèle des études pour devenir instituteur

(répondant en cela au souhait de son père) et composition. Après une année 1815 très féconde, il obtient en 1816 sa première commande et refuse bientôt d'occuper son emploi de maître d'école. Les commandes, l'aide de ses amis et l'édition de ses œuvres le mettent à l'abri du besoin. Dans l'État viennois policier, des réunions hebdomadaires mettent à l'honneur musique et poésie ; c'est dans le cadre de ces « schubertiades » que sont jouées la plupart des œuvres du compositeur. En 1823 se déclarent les premiers symptômes de la syphilis à laquelle il succombera.

L'un des poètes favoris de Schubert, auquel il doit plusieurs essais scéniques et 46 lieder, est Johann Mayrhofer (1787-1836) ; les deux hommes nouent une solide amitié et partageront un temps le même logis, à partir de fin 1818. Mais c'est surtout en 1816 et 1817 que Schubert traite ses poèmes. Sur un mouvement de barcarolle, **Der Gondelfahrer** [Le gondolier] évoque Venise au clair de lune. Seul veille le gondolier, tandis que les douze coups de minuit sonnent au clocher de l'église Saint-Marc.

Les paroles de **Coronach** (1825, D836) proviennent quant à elles de la traduction allemande, par D.Adam Storck (1780-1822), de *The Lady of the Lake* [La Dame du Lac, 1810], un poème épique de Walter Scott, initiateur du roman historique anglo-saxon et un des modèles d'atmosphère de la ballade allemande. Selon le Littré, le mot celtique *coronach* désigne un chant funèbre (ou thrène) écossais – plus précisément ici une déploration sur la mort de l'un des personnages, Duncan ; la mélodie, pour chœur de femmes et piano, est d'ailleurs sous-titrée « Totengesang der Frauen und Mädchen » [Élégie funèbre des femmes et des jeunes filles].

Schubert traite une douzaine de poèmes de Johann Gaudenz von Salis-Seewis (1762-1834), officier suisse au service de la France puis homme politique en son pays. Il compose parfois plusieurs versions d'un même poème – pour voix seule, trio ou quatuor vocal – et **Das Grab** [La tombe] n'y fait pas exception.

Il s'attaque aussi aux vers de Johann Peter Uz (1720-1796), partisan de la netteté du trait et de la pudeur dans l'expression lyrique ; ainsi de **Gott im Ungewitter** (D985) [Dieu dans la tempête]. Les basses évoquent d'abord un Dieu terrible en entonnant vigoureusement chaque vers, ensuite repris en écho par les autres pupitres. Des passages à quatre voix homorythmiques traduisent par ailleurs la soumission de la nature à Dieu, et les égards dont celui-ci fait preuve même quand il semble en colère.

**Johannes Brahms (1833-1897)**, connu surtout par ses compositions pour orchestre, piano ou ensemble de chambre, n'en maîtrise pas moins l'art choral. Les seuls postes fixes de sa carrière ont d'ailleurs été à la tête de chœurs : celui de la cour de Detmold, puis un ensemble de femmes dans sa ville natale de Hambourg, et enfin, la Wiener Singakademie.

**Dem dunkeln Schoss** reprend un texte tiré de *Das Lied von der Glocke* [Le chant de la cloche] de Friedrich von Schiller. Si Brahms la mentionne en février 1880 dans une lettre à son ami J.W. von Wasielewski qui l'avait sollicité pour l'inauguration d'un monument en hommage à Schumann à Bonn, la pièce a cappella est probablement antérieure (fin des années 1860 ou début des années 1870). Brahms y donne à entendre un traitement austère de vers lugubres. Si la mélodie principale ressemble à un choral, la polyphonie imitative pourrait tenir du motet.

# Paroles et traductions

## ***Madrigal* de Gabriel Fauré (1845-1924)**

**Texte d'Armand Silvestre (1837-1901)**

Inhumaines qui sans merci  
Vous raillez de notre souci,  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

Ingrats qui ne vous doutez pas  
Des rêves éclos sur vos pas,  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

Sachez, ô cruelles beautés,  
Que les jours d'aimer sont comptés  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

Sachez, amoureux inconstants,  
Que le bien d'aimer n'a qu'un temps !  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

Un même destin nous poursuit  
Et notre folie est la même  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

C'est celle d'aimer qui nous fuit  
C'est celle de fuir qui nous aime  
Aimez quand on vous aime, aimez quand on vous aime

## ***Extase* d'Henri Duparc (1848-1933)**

**Texte de Jean Lahor (1840-1909)**

Sur un lys pâle mon cœur dort  
D'un sommeil doux comme la mort...

Mort exquise, mort parfumée  
Du souffle de la bien aimée...

Sur ton sein pâle mon cœur dort  
D'un sommeil doux comme la mort...

**Romance de Claude Debussy (1862-1918)**

**Texte de Paul Bourget (1852-1935)**

L'âme évaporée et souffrante,  
L'âme douce, l'âme odorante  
Des lys divins que j'ai cueillis  
Dans le jardin de ta pensée,  
Où donc les vents l'ont-ils chassée,  
Cette âme adorable des lys ?

N'est-il plus un parfum qui reste  
De la suavité céleste  
Des jours où tu m'enveloppais  
D'une vapeur surnaturelle,  
Faites d'espoir, d'amour fidèle,  
De béatitude et de paix ?

**Après un rêve de Gabriel Fauré**

**Texte de Romain Bussine (1830-1899)**

Dans un sommeil que charmaient ton image,  
Je rêvais le bonheur, ardent mirage,  
Tes yeux étaient plus doux, ta voix pure et sonore,  
Tu rayonnais comme un ciel éclairé par l'aurore ;

Tu m'appelais et je quittais la terre  
Pour m'enfuir avec toi vers la lumière,  
Les cieux pour nous entr'ouvraient leurs nues,  
Splendeurs inconnues, lueurs divines entrevues.

Hélas ! hélas, triste réveil des songes,  
Je t'appelle, ô nuit, rends-moi tes mensonges ;  
Reviens, reviens, radieuse,  
Reviens, ô nuit mystérieuse !

**Der Gondelfahrer [Le Gondolier] de Franz Schubert (1797-1828)**

**Texte de Johann Mayrhofer (1787-1836)**

Es tanzen Mond und Sterne  
Den flücht'gen Geisterreich'n,  
Wer wird von Erdensorgen  
Befangen immer sein !

Du kannst in Mondesstrahlen  
Nun, meine Barke, wallen ;  
Und aller Schranken los,  
Weigt dich des Meeres Schoß.

La lune et les astres dansent  
la brève ronde des fantômes,  
qui restera à jamais  
prisonnier des soucis terrestres !

Tu peux à présent, ma barque,  
t'agiter au clair de lune ;  
débarrassée de toute entrave,  
tu es bercé par la mer.

Vom Markusturme tönte  
Der Spruch der Mitternacht:  
Sie schlummern friedlich alle,  
Und nur der Schiffer wacht.

Du haut du clocher de Saint-Marc  
ont sonné les coups de minuit :  
tout le monde dort en paix,  
seul veille le gondolier.

Traduction : Daniel Fesquet, 2018

### **Les Berceaux** de Gabriel Fauré

**Texte de Sully Prudhomme (1839-1907)**

Le long du quai, les grands vaisseaux  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux  
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux  
Car il faut que les femmes pleurent  
Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là, les grands vaisseaux  
Fuyant le port qui diminue  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux.

### **Coronach (mélodie funèbre)** de Franz Schubert

**Texte de Walter Scott (1771-1832) (The lady of the Lake, 1810), traduit en allemand par D. Adam Storck (1819)**

Er ist uns geschieden vom Berg und vom Walde,  
Wie versiegte Quelle als Not uns bedrängte.  
Die Quelle wird fließen genährt von dem Regen,  
Uns scheint nie mehr Freude, dem Duncan kein Morgen!

Die Hand des Schnitters nimmt reife Ähren,  
Unser Trauergesang klagt blühende Jugend.  
Der Herbstwind treibt Blätter, die gelben, die welken,  
Es blüht' unsre Blume, als Mehltau sie welkte.

Ihr flüchtigen Füße, du Rat in Bedrängnis,  
Du Arm im Streite, wie tief ist dein Schlummer.  
Wie Thau auf den Bergen, wie Schaum auf dem Bache,  
Wie Blas' auf der Welle, bist ewig geschieden.

Il nous a quittés, laissant montagne et forêt,  
comme la source tarie quand venait le besoin.  
La source coulera, nourrie par la pluie, mais  
la joie ne brillera plus – plus de matin pour Duncan !

La main de la faucheuse prend les épis mûrs,  
notre thrène plaint la jeunesse florissante.  
Le vent d'automne balaye les feuilles jaunes,  
notre fleur a fleuri, le mildiou l'a fanée.

Vous, pieds agiles, toi, conseil dans la détresse,  
bras dans la lutte, que ton sommeil est profond !  
Comme la rosée des montagnes, l'écume du ruisseau,  
la bulle sur la vague, tu es parti à jamais.

Traduction : Daniel Fesquet, 2018

**Dem dunkeln Schoß [Aux entrailles sombres] de Johannes Brahms (1833-1897)**

Texte de Friedrich Schiller (1759-1805)

Dem dunkeln Schoß der heiligen Erde  
vertraut der Sämann seine Saat und hofft,  
daß sie entkeimen werde zum Segen  
nach des Himmels Rat.

Noch köstlicheren Samen bergen wir trauernd  
in der Erde Schoß und hoffen,  
daß er aus den Särgen erblühen soll  
zu schönern Los.

Le semeur confie sa semence  
aux entrailles sombres de la sainte terre,  
et espère qu'elle y germera pour le bien  
selon la volonté du conseil céleste.

Nous confions aux entrailles de la terre  
une semence encore plus précieuse  
et espérons qu'elle fleurisse hors du cercueil  
pour le plus beau des destins.

**Das Grab [La Tombe] de Franz Schubert**

Texte de Johann Gaudenz von Salis-Seewis (1762-1834)

Das Grab ist tief und stille  
Und schauerhaft sein Rand;  
Es deckt mit schwarzer Hülle  
Ein unbekanntes Land.

Das Lied der Nachtigallen  
Tönt nicht in seinem Schoß ;  
Der Freundschaft Rosen fallen  
Nur auf des Hügels Moß.

Doch sonst an keinem Orte  
Wohnt die ersehnte Ruh;  
Nur durch die dunkle Pforte  
Geht man der Heimat zu.

Das arme Herz, hienieden  
Von manchem Sturm bewegt,  
Erlangt den wahren Frieden  
Nur, wo es nicht mehr schlägt.

La tombe est profonde et muette  
et ses bords sont épouvantables ;  
elle couvre d'un linceul noir  
un pays inconnu.

Le chant du rossignol  
ne résonne pas en son sein ;  
les roses de l'amitié ne tombent  
que sur la colline moussue.

Pourtant en nul autre lieu  
ne règne la paix désirée ;  
et il faut passer par sa porte sombre  
pour retourner au pays.

Le pauvre cœur, ici-bas  
agité par mainte tempête,  
ne peut parvenir au repos  
qu'après avoir cessé de battre.

Traduction : Daniel Fesquet, 2018

## **Les Djinns de Gabriel Fauré**

**Texte de Victor Hugo (1802-1885)**

Murs, ville,  
Et port,  
Asile  
De mort,  
Mer grise  
Où brise  
La brise,  
Tout dort.

Dans la plaine  
Naît un bruit.  
C'est l'haleine  
De la nuit.  
Elle brame  
Comme une âme  
Qu'une flamme  
Toujours suit !

La voix plus haute  
Semble un grelot.  
D'un nain qui saute  
C'est le galop.  
Il fuit, s'élançe,  
Puis en cadence  
Sur un pied danse  
Au bout d'un flot.

La rumeur approche.  
L'écho la redit.  
C'est comme la cloche  
D'un couvent maudit ;  
Comme un bruit de foule,  
Qui tonne et qui roule,  
Et tantôt s'écroule,  
Et tantôt grandit.

Dieu ! La voix sépulcrale  
Des Djinns !... Quel bruit ils font !  
Fuyons sous la spirale  
De l'escalier profond.  
Déjà s'éteint ma lampe,  
Et l'ombre de la rampe,  
Qui le long du mur rampe,  
Monte jusqu'au plafond.

Cris de l'enfer ! Voix qui hurle et qui pleure !  
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,  
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.  
Le mur fléchit sous le noir bataillon.  
La maison crie et chancelle penchée,  
Et l'on dirait que, du sol arrachée,  
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,  
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! Si ta main me sauve  
De ces obscurs démons des soirs,  
J'irai prosterner mon front chauve  
Devant tes sacrés encensoirs !  
Fais que sur ces portes fidèles  
Meure leur souffle d'étincelles,  
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes  
Grince et crie sur ces vitraux noirs !

De leurs ailes lointaines  
Le battement décroît,  
Si confus dans les plaines,  
Si faible, que l'on croit  
Oùir la sauterelle  
Crier d'une voix grêle,  
Ou pétiller la grêle  
Sur le plomb d'un vieux toit.

Les Djinns funèbres,  
Fils du trépas,  
Dans les ténèbres  
Pressent leurs pas ;  
Leur essaim gronde :  
Ainsi, profonde,  
Murmure une onde  
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague  
Qui s'endort,  
C'est la vague  
Sur le bord ;  
C'est la plainte,  
Presque éteinte,  
D'une sainte  
Pour un mort.

On doute  
La nuit ...

J'écoute :  
– Tout fuit,  
Tout passe  
L'espace  
Efface  
Le bruit.

## **Gott im Ungewitter [Dieu dans la tempête] de Franz Schubert**

**Texte de Johann Peter Uz (1720-1796)**

Du Schrecklicher, wer kann vor dir  
Und deinem Donner stehn?  
Groß ist der Herr ! Was trotzen wir?  
Er winkt, und wir vergehn.

Er lagert sich in schwarzer Nacht;  
Die Völker zittern schon:  
Geflügeltes Verderben wacht  
Um seinen furchtbarn Thron.

Rotglühend schleudert seine Hand  
Den Blitz aus finstrer Höh:  
Und Donner stürzt sich auf das Land,  
In einer Feuersee:

Daß selbst der Erde fester Grund  
Vom Zorn des Donners bebt,  
Und was um ihr erschütternd Rund  
Und in der Tiefe lebt.

Den Herrn und seinen Arm erkennt  
Die zitternde Natur,  
Da weit umher der Himmel brennt  
Und weit umher die Flur.

Wer schützt mich Sterblichen, mich Staub,  
Wenn der im Himmel wohnt,  
Und Welten pflückt, wie dürres Laub,  
Nicht huldreich mich verschont?

Wir haben einen Gott voll Huld,  
Auch wann er zornig scheint:  
Er herrscht mit schonender Geduld,  
Der große Menschenfreund.

Ô terrifiant, qui peut devant toi  
Et ton tonnerre se tenir ?  
Le Seigneur est grand, qu'avons-nous à la défier ?  
Il fait un signe, et nous sommes perdus.

Il campe dans la nuit noire ;  
Le peuple tremble déjà :  
La ruine ailée veille  
Autour de son trône effrayant.

Embrasée, sa main lance  
L'éclair depuis les hauteurs sombres :  
Et le tonnerre s'abat sur la terre  
En une mer de feu.

De sorte que même la fondation solide de la terre  
Tremble à la colère du tonnerre,  
Et que autour de son cercle secoué  
Et dans les profondeurs tout tremble.

Le Seigneur et son bras sont reconnus  
Par la nature tremblante,  
Car tout autour des cieux brûle  
Et tout autour des prairies.

Qui me protégera, moi le simple mortel, moi la poussière  
Si celui qui demeure au ciel  
Et cueille les mondes comme des feuilles mortes,  
Ne m'épargne pas dans sa clémence ?

Nous avons un Dieu plein de grâce,  
Même quand il semble en colère :  
Il règne avec une patience pleine d'égards,  
Le puissant ami des hommes.

Traduction : Guy Laffaille, 2012

## ***Chanson triste* d'Henri Duparc**

Texte de Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune  
Un doux clair de lune d'été  
Et pour fuir la vie importune  
Je me noierai dans ta clarté

J'oublierai les douleurs passées  
Mon amour, quand tu berceras  
Mon triste cœur et mes pensées  
Dans le calme aimant de tes bras

Tu prendras ma tête malade  
Oh ! quelquefois sur tes genoux  
Et lui diras une ballade  
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse  
Dans tes yeux alors je boirai  
Tant de baisers et de tendresses  
Que peut-être je guérirai.

## ***L'Invitation au voyage* d'Henri Duparc**

Texte de Charles Baudelaire (1821-1867)

Mon enfant, ma sœur  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble  
Aimer à loisir  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble

Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux  
Brillant à travers leurs larmes

Là, tout n'est qu'ordre et beauté  
Luxe, calme et volupté

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde

Les soleils couchants  
Revêtent les champs  
Les canaux, la ville entière  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière !

Là, tout n'est qu'ordre et beauté  
Luxe, calme et volupté

***Nuit d'étoiles* de Claude Debussy**  
**Texte de Théodore de Banville (1823-1891)**

Nuit d'étoiles  
Sous tes voiles  
Sous ta brise et tes parfums  
Triste lyre  
Qui soupire  
Je rêve aux amours défunts

La sereine mélancolie  
Vient éclore au fond de mon cœur  
Et j'entends l'âme de ma mie  
Tressaillir dans le bois rêveur

Je revois à notre fontaine  
Tes regards bleus comme les cieux  
Cette rose, c'est ton haleine  
Et ces étoiles sont tes yeux

***La Vie antérieure* d'Henri Duparc**  
**Texte de Charles Baudelaire**

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs,  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

## Marine Thoreau La Salle, *piano*



La pianiste Marine Thoreau La Salle se passionne jeune pour le répertoire vocal et se forme au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris dans les classes d'accompagnement vocal et d'accompagnement-direction de chant. Elle y obtient deux premiers prix à l'unanimité.

Elle est rapidement engagée comme pianiste-chef de chant par le Théâtre du Châtelet et le Théâtre National de l'Opéra-Comique à Paris, le Grand Théâtre de Genève, l'Opéra de Lausanne, l'Opéra de Dijon ou encore le Nouvel Opéra de Fribourg. Elle poursuit en parallèle une activité de récital chanté piano et de musique de chambre, se produisant notamment à l'Opéra-Comique et au

Palazzetto Bru Zane à Venise.

Marine Thoreau La Salle s'essaie aussi au jeu du théâtre musical : à l'Opéra-Comique, elle crée avec la metteuse en scène Valérie Lesort *Petite Balade aux Enfers*, d'après *Orphée et Eurydice* de Gluck, et reprend pour le petit écran le rôle de la pianiste martyrisée dans *Le Cabaret horrifique*.

Avec Magali Léger, Arnaud Marzorati et son ensemble Les Lunaisiens, elle crée les programmes « On n'est pas là pour chanter des Cantiques », « L'Estaminet lyrique », « La Vipère du Trottoir » au Musée d'Orsay. Avec Olivier Martin Salvan, elle monte « La Caballe rebondissante » aux côtés de Lea Desandre et Marc Mauillon.

Elle collabore avec la compagnie Many Voices (Cécile Achille) et Sarah Gerber à une création autour de l'Ophélie de Shakespeare, et avec les Voix Élevées (Céline Laly) pour un portrait musical de Camille Claudel. Elle fait revivre Sarah Bernhardt avec Bruno Bayeux et aux côtés de Natalie Manfrino, Yoann Dubruque.

Passionnée de répertoire lyrique français, Marine mène en outre une activité intense de coaching vocal ; elle poursuit notamment depuis 2011 une collaboration suivie avec l'Opéra-Comique à Paris, et occupe en 2021 le poste de coach vocal à la Haute École de Musique de Genève.

## Anne-Sophie Pernet, *direction*



Anne-Sophie Pernet est originaire de Reims où elle développe très tôt son goût pour la musique : elle commence le chant dès l'âge de six ans à la Maîtrise de la Cathédrale (direction Arsène Muzerelle), et suit parallèlement les cursus de formation musicale et de piano au conservatoire. Après un Master en gestion et administration de la musique à la Sorbonne, Anne-Sophie rejoint

les équipes du Centre de musique baroque de Versailles (CMBV) où elle prend en charge l'administration des activités artistiques : elle supervise, coordonne et met en œuvre de nombreuses productions de concerts et spectacles, en France et à l'étranger. Elle rejoint ensuite Insula orchestra auprès de Laurence Equilbey, puis l'ensemble Aedes (direction : Mathieu Romano) dont elle prend récemment la direction générale..

Parallèlement, Anne-Sophie perfectionne sa pratique musicale, et plus particulièrement le chant et la direction de chœur. Elle participe à des stages de chant avec Monique Zanetti, Jill Feldman et Isabelle Desrochers ; en 2003, elle intègre le conservatoire de Levallois (classe de Lucia Nigohossian) puis celui d'Argenteuil (classe de Micaëla Etcheverry), et poursuit sa formation vocale auprès de Nicole Fallien. Elle prend part à des week-ends de travail en chœur sous la baguette de Deborah Roberts ou Ton Koopman. Elle est membre du chœur de Paris-Sorbonne (dir. Denis Rouger), de l'ensemble vocal Le Parnasse français (dir. Louis Castelain) puis du chœur de chambre OTrente (dir. Raphaël Pichon puis Marc Korovitch). De 2010 à 2012, elle se forme en direction de chœur à l'ARIAM Île-de-France avec Homero Ribeiro de Magalhaes, puis se perfectionne lors de master classes auprès de chefs renommés tels que Nicole Corti, Pierre Cao, Eamonn Dougan, Joël Suhubiette ou plus récemment Marc Korovitch et Simon-Pierre Bestion. Depuis 2017, elle dirige différents chœurs et ensembles vocaux pour des remplacements et en 2019, elle est chef assistante du Chœur Maurice Ravel de Levallois, auprès de Benjamin Woh.

Anne-Sophie fonde en 2011 l'Ensemble vocal Largentière, dont elle est depuis la directrice musicale.

## **Ensemble vocal Largentière**

Composé d'une vingtaine de chanteurs à la technique confirmée, l'Ensemble vocal Largentière, dirigé par Anne-Sophie Pernet depuis sa création en 2011, aborde et propose un répertoire éclectique, allant de la Renaissance à l'époque contemporaine : musique sacrée ou profane ; programmes a cappella, avec piano, orgue ou ensemble instrumental ; oratorios et opéras mis en scène...

Dans la réalisation de ses différents projets, l'ensemble s'assure la collaboration de musiciens professionnels tels que Pierre Méa et Denis Comtet à l'orgue, Frédérique Aronica-Lehembre au violoncelle, Marine Thoreau La Salle au piano ou Pierre Cussac à l'accordéon, et de solistes de renom tel Alain Buet.

L'ensemble se produit régulièrement dans des églises ou salles parisiennes : Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Joseph-des-Nations, Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux, Notre-Dame-du-Liban, le Théâtre Adyar, le Temple des Batignolles, ou encore la Cathédrale Américaine. Il donne chaque année en concert plusieurs programmes thématiques comme « Réveillez-vous, cœurs endormis ! », qui met à l'honneur la chanson française d'hier et d'aujourd'hui, « Lumières du Nord », autour de la musique chorale scandinave, ou encore « Lamentations », mêlant musique de la Renaissance a cappella et musique baroque française avec basse continue pour relater la Passion du Christ, ainsi que de grandes œuvres telles que *La Petite Messe solennelle* de Rossini, le *Requiem* de Fauré ou les *Sept paroles du Christ sur la croix* de César Franck.

L'Ensemble vocal Largentière bénéficie d'une résidence chez les Sœurs Augustines, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Manon Lonchamp, *pianiste répétitrice*

### **Sopranos**

Corinne Aisemberg, Alice Badel, Cécile Lelasseux, Camille Plutarque, Pascale Salmon, Jeanne-Emmanuelle Trédez

### **Altos**

Marie-Claire Chapet, Ema Demaine, Agathe Sanjuan, Anna Vateva

### **Ténors**

Vincent Châtelet, Ghislain Grosjean, Ritz Rakotomalala, Martial Schaeffer

### **Basses**

Sam van Gool, Peter Hallama, Marco Lo Cascio, Philippe Matthey, Jérôme Sangouard, Jonathan Sebban

Anne-Sophie Pernet, *direction*

## Remerciements

Nous tenons à remercier chaleureusement nos **généreux mécènes – bienfaiteurs, grands donateurs et donateurs** –, dont l'indéfectible soutien contribue depuis plusieurs années tant à la diversification de nos projets artistiques qu'à la progression vocale de l'Ensemble et à l'amélioration de sa visibilité dans l'univers de la musique chorale.

Nous remercions tout particulièrement les propriétaires et l'équipe du **Château de Carsix (Eure)**, mécène principal de l'Ensemble, qui nous offrent depuis 2016 des conditions privilégiées pour des week-ends studieux et conviviaux.



Retrouvez toute notre actualité et plus d'informations sur l'Ensemble vocal sur notre site internet et les réseaux sociaux !

[www.ensemble-largentiere.fr](http://www.ensemble-largentiere.fr)

